

L'INTERACTION ETHNOGRAPHIQUE HOMME-OURS ET LES GISEMENTS EUROPÉENS D'OURS DES CAVERNES

par

Lewis R. BINFORD

Introduction

A une exception près - l'ours « à lunettes » des Andes en Amérique du Sud - tous les membres de la famille des Ursidés résident dans l'hémisphère nord. Dans l'imagination populaire, on voit les ours vivre dans des milieux de forêt boréale, en haute latitude, ou sur la banquise de l'Arctique, cependant on trouve l'« ours paresseux » depuis les montagnes de la province d'Assam en Inde, au pied de l'Himalaya, jusqu'au Sri Lanka, et l'ours de l'Atlas, aujourd'hui éteint, parcourait autrefois les montagnes d'Afrique du nord. Vu leur répartition géographique extensive, on comprend que les ours ont joué un rôle important dans le régime alimentaire, la mythologie et la vie rituelle des populations humaines - en particulier des chasseurs-cueilleurs - de l'hémisphère nord. Davantage d'importance culturelle est accordée aux ours par les populations vivant en haute latitude ⁽¹⁾, et plus on descend vers la limite entre taïga et forêts déciduales, plus l'ours est considéré comme un animal parmi tant d'autres, et de moins en moins il lui est accordé un statut spécial dans l'idéologie ou la vie rituelle générale des populations connues par l'ethnographie.

Une richesse d'informations historiques et ethnographiques témoigne de la signification culturelle des ours chez les populations vivant au nord de l'équateur, principalement dans la région circumpolaire, et plusieurs excellentes études synthétisent beaucoup d'aspects de croyance et de rites où les ours figurent de façon majeure (Lajoux, 1996 ; Hallowell, 1926 ; Ewers, 1955 ; Kindaichi, 1949). Les recherches comparées, au niveau régional, ont aussi relevé des croyances et des rites associés aux ours (Levin & Patapov, 1964a), mais la plupart de ces travaux, ainsi que les descriptions ethnographiques plus détaillées, ne décrivent pas la variété ou les contextes sociaux dans lesquels les ours sont le sujet de rites. De même, les caractères des ours, qui stimulent les comportements humains à leur égard, n'y figurent pas.

Dans cette synthèse, je passe en revue la documentation qui relève de l'interaction homme-ours et je mets en évidence plusieurs faits qui devraient intéresser les archéologues, en commençant par un

exemple tiré de mon expérience sur les Eskimos Nunamiut de l'Alaska nord-centrale. Envisageons ces données comme notre « ancre humaine » qui nous guidera vers des explorations analytiques plus spécialisées. J'explorerai également l'utilisation et l'efficacité de diverses armes et j'en évaluerai la performance pour la chasse à l'ours. Cela mènera à une considération des tactiques de chasse et de leur relation avec le comportement des animaux de proie, y compris les différences physiques comme la taille. Mon but est de développer des arguments provocateurs sur la question suivante : les Hominidés du Paléolithique moyen, chassaient-ils et exploitaient-ils les ours ? Si je réussis, je devrais pouvoir mettre mes résultats en relation avec les propriétés diagnostiquées du matériel archéologique.

Le rôle des ours dans la vie des Nunamiut

Les Nunamiut ont une vue clairement articulée sur l'organisation du monde et comment les attributs du monde naturel entrent en rapport. La force la plus puissante dans la conceptualisation Nunamiut de la nature est appelée « pouvoir », qui se réfère à un ensemble de dynamiques qui infusent les événements dans les deux domaines de l'existence reconnus par les Nunamiut - le domaine du vivant et celui de la mort. La naissance et la mort sont des points de métamorphose entre le monde temporel des formes et des essences et son opposé, le monde éternel du pouvoir et du mélange sans forme de toutes les essences exprimées dans le monde de l'expérience. A sa mort, l'essence d'un individu retourne au monde actif, dynamique des essences mêlées de toutes les formes préalables de la vie. A la naissance, les essences de créatures ayant vécu peuvent se mélanger et se combiner de nouveau sous des formes vivantes comme l'homme, l'ours, l'aigle, le renne et autres animaux. Les ours peuvent donc posséder les attributs et même les caractères précis obtenus dans le monde du « pouvoir » provenant d'hommes antérieurs, ou de loups particulièrement malins, etc. Dans le monde du

vivant, la naissance d'un enfant est un événement particulièrement « chargé » et pendant que l'enfant est encore un fœtus, à l'aide d'amulettes, de chansons spéciales, d'indulgences ritualisées, et de tabous pendant la grossesse, les gens essayent d'influencer le mélange d'essences qui donnera à l'enfant sa qualité unique. Par exemple, des fragments de crâne d'aigle peuvent être portés sous les vêtements d'une femme enceinte pour s'assurer que l'enfant aura l'acuité visuelle d'un aigle.

Les Nunamiut croient que des mélanges très étranges d'essences peuvent de temps à autres se produire. Il peut ainsi naître des ours capables de s'accoupler avec les humains, ou il peut naître des humains capables de communiquer avec les rennes. Certaines créatures pourront changer de forme, selon le mélange de pouvoirs qui domine leur forme vivante. Les ours, par exemple, peuvent prendre une forme humaine si des attributs humains dominent leur comportement. Une croyance très répandue est qu'un ours aux essences humaines peut repousser la peau de son visage pour révéler une face humaine ⁽²⁾. Cette substitution est bien représentée dans l'idéologie et les rites de nombreux peuples du Nord.

La naissance est considérée comme un moment particulièrement incertain car elle est comparée à l'émergence d'un insecte de son cocon, et les détails de ce qui émergera ne sont pas encore tout à fait clairs. La mort, en revanche, n'est pas perçue comme incertaine, ni vraiment mystique. Les aspects uniques des vivants sont ce qu'ils sont, un amalgame d'expériences de la vie, et ils reviennent tout simplement au domaine du pouvoir, qui s'accroît. Il s'ensuit que le domaine du pouvoir s'agrandit sans cesse tout en se transformant, et le processus de réémergence explique le changement à travers le temps, en ce que nous appellerions la culture et la transformation des espèces, ou l'évolution. Les caractéristiques d'une personne donnée peuvent réapparaître du monde dynamique et changeant des essences pour arriver dans le monde vivant de formes relativement statiques, mais le quand et le où est totalement en dehors de l'influence humaine.

Quelques idées intéressantes sur l'organisation du monde de l'expérience prennent racine dans ses contrastes dynamiques avec le monde de l'essence. Il est cru, par exemple, que les créatures aquatiques et terrestres appartiennent à des mondes naturels fondamentalement différents. En revanche, une dichotomie parallèle peut distinguer deux domaines majeurs du comportement qui placent l'humanité dans la même catégorie que les autres animaux. Par exemple, le domaine des prédateurs recoupe la distinction entre le terrestre et l'aquatique, et le Nunamiut traditionnel s'y inclut lui-même ainsi que les loups, les ours, les renards, les chiens, les aigles, les hiboux, les moustiques, les orques et les phoques, tous frères puisque tous les membres de cette catégorie partagent des essences prédatrices. Par contraste, le domaine des Herbivores regroupe des animaux comme le renne et le mouflon, ainsi que les oiseaux granivores, les brouteurs et beaucoup d'insectes. Les humains ont davantage de responsabilités envers les animaux qui leur sont apparentés et moins envers les créatures de souche plus distante.

D'après ce point de vue taxonomique qui rend compte de la place de chaque créature dans la nature, il existe un ordre naturel, ou hiérarchie, entre créatures qui est une expression de pouvoir naturel, non-différencié - non pas le pouvoir au sens politique, mais le pouvoir comme essence. Parmi les prédateurs terrestres, par exemple, les humains et les ours possèdent le plus de pouvoir ; les loups et les renards, puis les aigles suivent dans la hiérarchie. Bien que cet ordre ne suive pas, strictement parlant, une échelle de grandeur selon la taille du corps, il suit une échelle de grandeur suivant le jugement humain quant à l'intelligence, la ruse ainsi que les anthropomorphismes comme la bipédie. Dans l'opinion de nombreux peuples du cercle polaire, les ours ressemblent beaucoup aux humains, mais sont moins intelligents. Une distinction importante est que les ours ne sont pas très conscients visuellement, et dépendent surtout sur l'ouïe et l'odorat pour connaître le monde, alors que, chez l'humain, l'acuité de la vue est une marque d'intelligence qui l'élève au-dessus de l'ours.

Les Nunamiut affirment que cette différence permet à l'homme d'exploiter l'ours et que si l'ours ne le flaire pas, il ne pourra pas le voir s'il ne bouge pas. « C'est la raison pour laquelle l'ours se tient debout » affirment les Nunamiut, « parce qu'il a besoin de voir quelqu'un en mouvement, avant de comprendre ce qui se passe ». Un autre comportement d'Ursidé, auquel, selon les plaisanteries, participent seulement les humains qui manquent de bravoure, consiste à se mettre debout sur les pattes arrière pour voir ce qui se passe tout en déféquant « partout ». Ce comportement n'est pas vu comme admirable et la plupart (mais pas tous) des humains sont supérieurs aux ours à cet égard ⁽³⁾.

Selon la cosmologie Eskimo, dans le monde du pouvoir non corporel, certaines essences de formes de vie diverses conservent des aspects non complètement intégrés de leur identité terrestre la plus récente, mais les individus sont incapables de se reproduire lorsqu'ils sont dans cet état. On dit que « s'ils veulent s'en aller », ces individus semi-intégrés doivent être nés dans le monde des vivants. Les humains dépendent, pour leur subsistance, de l'accord des essences-esprits de créatures jadis vivantes, comme le renne et l'ours, afin de subir une métamorphose à travers la naissance, pour entrer à nouveau dans le monde de l'expérience en tant que nouveaux-nés ⁽⁴⁾. Lorsqu'il y a une baisse du nombre de rennes, les gens disent que c'est parce que les humains ont offensé les rennes, et leurs essences ne veulent pas se reproduire pour revisiter le monde de l'expérience. Le traitement convenable de toutes les créatures mortes, ou mourantes, sert donc à apaiser leur essence et les inviter à revenir et à pourvoir aux besoins du « peuple ». Pour cette raison, beaucoup de peuplades du Nord considèrent le rituel qui accompagne la consommation d'un ours, comme les funérailles de ce même ours ; selon ce raisonnement, si l'ours est bien traité lors de sa mort, il aura envie de revenir et de « s'offrir » à nouveau au peuple.

Ces croyances varient sur un territoire de l'extrême nord de l'hémisphère, mais je n'essayerai pas de distinguer entre les différences mineures et leurs associations. Plutôt, je vais établir un rapport entre

mes expériences chez les Nunamiut et la variabilité dans le comportement d'exploitation des ours, les méthodes de chasse et les armes utilisées pour les exploiter. Je reviendrai ensuite sur une considération sur les emplacements où meurent les ours, sur les exigences nécessaires pour participer à une chasse à l'ours, et sur la répartition et la disposition des restes d'ours⁽⁵⁾.

La chasse à l'ours

Les ours peuvent mourir dans différents contextes, mais, dans cet article, je m'occuperai surtout des morts qui résultent d'expéditions humaines, ciblant plus particulièrement les ours hibernant en hiver et au début du printemps. Certains ours peuvent faire l'objet d'une chasse à l'approche parce qu'on croit qu'ils possèdent les caractères essentiels d'un ennemi mort, ou qu'en les tuant, les humains peuvent influencer la vie des vivants par le mal. Une croyance très répandue maintient que le but de la vie d'un ours est de taquiner et d'infliger l'échec sur les activités humaines. Ce type d'« ours-esprit » doit être tué lorsqu'il est actif et non pas quand il hiberne. Si un ours a tué un membre de la famille, la chasse prend l'allure d'une vengeance, comme la riposte des survivants sur un meurtre en sorcellerie. Les hommes essayent aussi de tuer des ours qu'ils rencontrent par hasard pendant la saison douce⁽⁶⁾. Je ne discuterai pas de ces deux dernières situations, puisque ce qui nous

intéresse surtout, ce sont les activités qui se déroulent dans les tanières. Je voudrais aussi souligner qu'en dépit de l'aspect violent, prédateur de la rencontre homme-ours, les hommes ont plus approché les ours avec respect et révérence en raison du statut de l'ours qui en fait « un parent très puissant ».

Exploration de la variabilité parmi les chasseurs-cueilleurs du monde connus par l'ethnographie

Dans les études ethnographiques publiées, se rapportant aux modes de vie des chasseurs-cueilleurs, les descriptions de la chasse à l'ours témoignent souvent que la plupart des ours ont été tués à l'aide d'une lance à empaler ou de l'estoc, et que beaucoup ont été tués dans leurs tanières. Ces deux généralisations forment la base de mon étude comparative sur l'exploitation des ours par les chasseurs-cueilleurs, basée sur une banque de données très importante que j'ai accumulée sur les chasseurs-cueilleurs à partir de documents ethnographiques⁽⁷⁾. Pour le moment je possède des données concernant 339 cas ethnographiques, auxquels, pour cette étude, j'ai ajouté six cas concernant des pasteurs gardiens de rennes d'Asie du nord, ce qui nous donne un total de 345 cas. J'ai fait un examen sélectif des données afin de dégager l'utilisation documentée d'une lance à main et les résultats sont résumés dans le tableau 1.

Utilisation de la lance	Nombre de cas	Pourcentage
(1) N'utilisent pas la lance	144	41,74
(2) Utilisent la lance surtout sur les animaux	120	34,78
(3) Utilisent la lance surtout sur les humains	19	5,50
(4) Données insuffisantes	62	17,97
Total	345 cas ethnographiques	

Tableau 1 : Nombre et Pourcentage des cas parmi la banque de données ethnographique qui utilisent la lance

Il est nécessaire de souligner que pour la majorité des cas documentés dans cet échantillon ethnographique, la lance à main n'est pas utilisée mais plutôt l'arc, le propulseur ou la planche à lancer, ou bien de petits arcs à flèches empoisonnées. A ces armes de base s'ajoutent les filets, les pièges et les sarbacanes. Il est peut-être surprenant que 5,5 % des groupes qui utilisent régulièrement la lance à main l'emploient contre leurs congénères. Lorsque cette étude a été faite, les Nunamiut savaient que cette application existait plus au sud sur la côte du Pacifique. Pour expliquer la façon que les ours, comme les hommes, ont de se tenir debout pour combattre et le fait que dans les « bons combats », ils ne tentent pas de se sauver, les Nunamiut précisent que « les hommes et les ours combattent de la même façon ». Les Nunamiut maintiennent que les ours sont gauchers et que quand ils portent un coup de patte avant, c'est du « bras » gauche qu'ils mènent l'attaque : « nous savons toujours de quel côté il faut sauter pour éviter leurs grands bras », disent-ils.

Comme noté ci-dessus, la plupart des rapports sur les traditions des chasseurs-cueilleurs rapportent l'abattage des ours à l'aide de l'estoc ou d'une lance très semblable, mais plus grande, à empaler. Certains groupes préfèrent une grande massue, surtout quand il s'agit de l'ours noir. En revanche, la tactique de chasse est essentiellement la même : chasser l'ours pendant l'hibernation. Suivant mes enquêtes, les chasseurs Nunamiut mettaient à jour méticuleusement et continuellement leurs connaissances sur les zones choisies par les ours locaux pour leurs tanières, y compris quelles femelles utilisaient telles tanières et sur l'aspect des pistes de leurs oursons une fois adultes. En général, l'emplacement des tanières était identifié pendant l'été, quand les chasseurs se trouvaient en montagne pour d'autres raisons, et les tanières utilisées étaient surveillées jusqu'à la fin de l'automne.

Quand les Nunamiut se décidaient à tuer un ours en tanière, la raison était soit pour célébrer un mariage d'un couple local, soit pour faire face à des conditions

de famine pendant l'hiver. Dans le contexte nuptial, on tuait l'ours pour obtenir une peau qui servait de porte à la maison d'hiver des nouveaux mariés ; les fenêtres étaient confectionnées à partir des intestins. Lorsqu'on chassait l'ours dans un tel contexte, des parents du couple organisaient une chasse en tanière, souvent juste avant le début de l'obscurité hivernale. La peau et les intestins étaient présentés au couple et la viande préparée et servie en l'honneur de leur « première maison d'hiver ».

Puisque les ours étaient considérés comme parents de l'homme, leur abattage était associé à une puissance considérable et, si un chasseur réussissait, il fallait qu'il obéisse à certaines proscriptions rituelles pour transmuter la puissance acquise et rentrer dans un état normal. Il devait ainsi faire quatre fois le tour de sa maison, d'un pas lourd et bruyant pour que tous soient au courant de son état « de puissance ». Pendant quatre jours il devait boire à travers un tube spécial, éviter tout contact physique avec sa femme, et manger seulement la chair d'animaux non prédateurs. Le chasseur avait d'importantes responsabilités envers l'ours mort, comme chanter des chansons spécifiques et faire appel avec déférence à « l'autre » (l'ours mort) pour assurer sa bienveillance et son retour volontaire au monde naturel, garantissant ainsi la présence des ours à l'avenir.

Les chasseurs ont aussi essayé de tuer les ours en tanière pendant l'hibernation quand, pour une raison quelconque, les vivres manquaient. Les chasses de ce type étaient normalement entreprises vers la fin de l'hiver, au moment où l'obscurité hivernale s'amenuisait. Puisque dans un tel contexte, un chasseur recherchait un apport maximum de nourriture, le choix avisé d'une tanière pouvait fournir une femelle adulte et ses oursons nés l'hiver précédent, et ainsi une quantité considérable de viande.

Dans les deux situations décrites, la chasse en tanière était conduite d'une manière très similaire. On s'approchait de la tanière et on dégagait l'ouverture⁽⁸⁾, puis, soit on tirait des flèches pour réveiller l'ours, soit on allumait des feux, soit on jetait des branches à l'intérieur pour le même effet. En général, l'ours émergeait et se dressait sur ses pattes arrière afin d'apercevoir l'agresseur. D'ordinaire il y avait trois chasseurs, chacun portant une lance en bois de très grande taille, faite en sapin (Epicéa), avec une armature faite dans un radius provenant d'un ours qu'on avait préalablement tué⁽⁹⁾. Cet os est très dense, bien adapté à fournir l'armature d'une lance de grande taille et efficace. Le chasseur agenouillé taquinait l'ours jusqu'à ce que celui-ci se précipite en avant, pour s'empaler sur l'une des longues lances qu'on avait bien assise dans le sol (fig. 1). La pointe de la lance (fig. 2) consistait en un emmanchement compliqué du radius peu façonné, sur lequel on passait un grand morceau de corne de mouflon, formant une garde à la base de la diaphyse pour empêcher que l'ours ne s'empale complètement le long de la hampe. Le chasseur essayait d'empaler l'ours au niveau de la gorge ou bien du cœur. L'ours était soigneusement dépouillé et dépecé à l'entrée de la tanière, en prenant soin que la peau soit enlevée dans de bonne condition puisqu'elle devait servir non seulement comme couverture de porte mais aussi

comme litière pour dormir. Dormir sur une peau d'ours soulageait les personnes malades, disait-on, car l'esprit de l'ours ne tolérait pas « la maladie ou la mort sur son dos ».

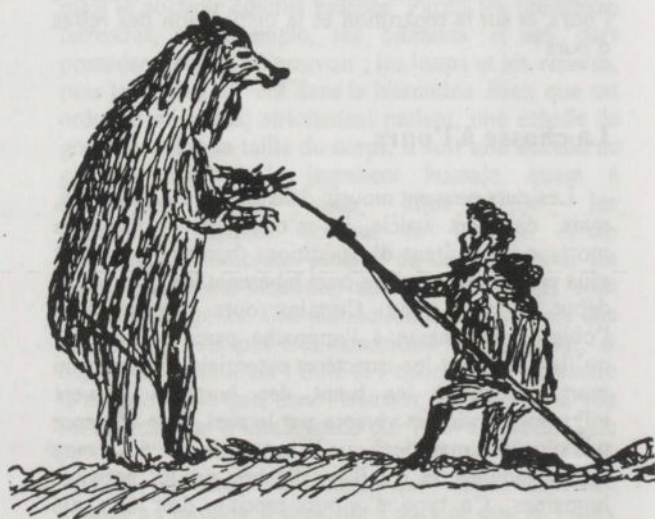


Figure 1 : Dessin de Paneack (Ingsted, 1951 : 171)

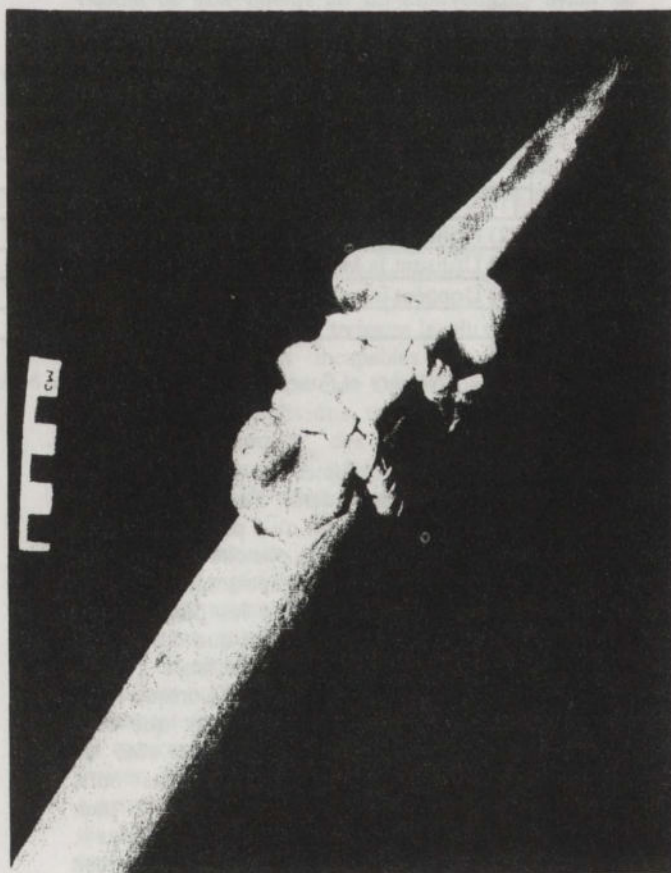


Figure 2 : Lance nunamiut destinée à la chasse aux ours

Puisqu'on ne tuait pas d'ours tous les jours, parmi les peuples des régions du Nord la consommation de la viande d'ours était souvent d'ordre rituel. Très peu de groupes stockaient la viande d'ours et celle-ci devait être consommée dans sa totalité une fois l'animal tué. En situation normale, il y avait un rassemblement et la viande d'ours était distribuée par le chasseur à ses invités. Les documents ethnographiques indiquent que dans ces contextes, les os d'ours n'étaient jamais cassés mais étaient mis de côté afin de les inhumer en position anatomique correcte. D'autres peuples considéraient que donner les ossements d'ours aux chiens ou les exposer aux loups correspondait à une insulte envers l'ours. Chez les peuples qui partagent de telles croyances, le crâne et certains os longs majeurs étaient souvent placés dans un arbre, sur une perche, ou exposés hors d'atteinte des chiens et des loups.

Parmi les groupes du nord de l'Asie du nord-est, ceux qui habitent le plus au nord, plus ou moins sédentaires et dépendants de la pêche - comme les Kamchadal de la péninsule Kamchatka - sont associés à un cérémonial de l'ours bien précis. Quelques-uns de ces groupes vivent au sud et à l'ouest, le long de la rivière Amur : les Nivkhi (Gilyak) sont les plus connus (Shternberg, 1964) bien que d'excellentes informations existent également sur les Nanays (Levin & Patapov, 1964b) et les Ul'chi (Ivanov & al., 1964c). Les Oroks (Ivanov & al., 1964b) de l'île de Sakhalin chevauchent dans leur répartition le territoire du groupe le plus au sud, les Ainu d'Hokaido, au Japon (Paproth, 1970). Tous ces peuples avaient des fêtes rituelles autour du sacrifice d'un ours qu'on avait capturé alors qu'il était encore ourson, puis élevé dans le village dans l'objectif d'un sacrifice. Bien que ces

rites soient intéressants, ils reflètent le comportement de peuples qui sont essentiellement sédentaires, des chasseurs-cueilleurs à organisation sociale complexe, et, par conséquent, qui ne sont probablement pas du tout pertinents pour des suppositions sur des comportements au Paléolithique moyen. Alors que l'idéologie sert à rendre rationnelles leurs pratiques, elle n'explique pas les pratiques elles-mêmes.

De la croyance comportementale vers la technologie comportementale

Ce qui nous intéresse, c'est l'interaction homme-ours pendant le Paléolithique moyen ; je limiterai donc l'exposé ethnographique aux peuples qui tuaient les ours à l'aide de lances à main. Cette sélection est justifiée par des indices archéologiques permettant de penser que la lance était la seule arme de choc connue pendant le Paléolithique moyen. L'arc et le propulseur apparaissent seulement au Paléolithique supérieur moyen et tardif, et sont mêmes plus récents dans certains secteurs.

Le tableau 2 présente les données disponibles pour les 120 cas de sociétés, documentés ethnographiquement, qui ont utilisé une pique pour chasser. Ce tableau énumère les dispositifs qui aident le chasseur à atteindre sa cible ou bien à désavantager la proie, permettant ainsi au chasseur une meilleure utilisation de son arme. L'attitude assumée par un chasseur lorsqu'il se sert d'une pique/lance et la taille de celles-ci, utilisées sur les proies, sont également indiquées.

Dispositifs	Nombre	Pourcentage
A cheval	8	6,72
Feu pour la battue	10	8,33
Aucun dispositif	44	36,97
Chiens pour mettre le gibier aux abois	22	18,48
Raquettes ou skis pour la battue	5	4,20
Bateaux pour s'approcher du gibier	17	14,28
Données indisponibles	13	10,92
Total	119	99,90
Deuxième partie : Attitude du chasseur et type de lance utilisé		
Assis, avec lance à piquer	10	8,33
Debout, avec lance à estoc	36	30,00
Debout, avec lance à main	50	41,66
A genoux, avec lance à empaler	14	11,66
Debout, estoc et lancer	8	6,66
Données indisponibles	2	1,60
Total	120	99,97

Tableau 2 : Fréquences des groupes de chasseurs-cueilleurs qui utilisent la lance à main pour chasser les animaux

Les données résumées dans ce tableau présentent plusieurs faits importants. D'abord, de tous les cas bien documentés dans l'échantillon ethnographique, seulement les groupes qui utilisent le feu pour rabattre le gibier vers les hommes portant des lances, ou qui n'emploient aucun dispositif auxiliaire, peuvent avoir un rapport direct sur les restes archéologiques de

chasseurs-cueilleurs jusqu'au moins 18 000 ans BP, date du premier usage documenté du propulseur. Aussi, les ustensiles comme les raquettes et les skis, les outils de transport comme les bateaux et les chevaux, et l'utilisation de chiens pour la battue, sont tous des techniques qui n'étaient pas accessibles aux chasseurs du Paléolithique avant 18 000 ans BP. Il

s'ensuit que seulement 15 % des cas documentés de chasseurs-cueilleurs dans cet échantillon, qui représentent 45 % de la population des chasseurs-cueilleurs, ethnographiquement documentés, dont on sait qu'ils ont utilisé la lance, peuvent être comparés aux pratiques de chasse au Paléolithique.

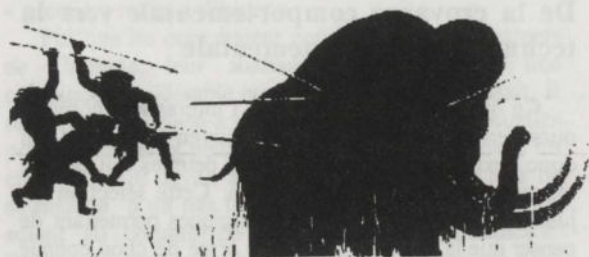


Figure 3 : Jets de lances

L'autre fait important est que parmi les 120 groupes de chasseurs-cueilleurs dont on sait qu'ils ont utilisé la pique/lance, seulement sept cas, soit 6,6 %, ont été observés en action dans un contexte de chasse. Puisqu'on suppose que l'action de lancer était la tactique de choix pour la chasse au Paléolithique ancien, nous concentrerons la discussion sur les sept cas ethnographiques dont on est sûr de l'emploi de celle-ci.

Les chasseurs-cueilleurs qui lancent leurs lances

Parmi les sept groupes qui emploient le lancer, cinq sont d'Australie. Les peuples indigènes de l'île de Tasmanie, de l'autre côté de la baie qui longe la côte sud de l'Australie, constituent un groupe, ainsi que les habitants indigènes des îles Tiwi, au large de la côte nord de l'Australie. Trois autres groupes indigènes occupaient les forêts tropicales de montagne, le long de la partie nord de la côte orientale de l'Australie, à des latitudes moyennes⁽¹⁰⁾. Le groupe le mieux documenté de la forêt tropicale vient d'une zone située autour des rivières Richmond et Clarence de la « New South Wales ». Les groupes de cette région utilisaient la pique/lance, sans planche à lancer ni propulseur (Sullivan, 1978 : 108), et employaient le javelot comme arme perçante de base. Le grand gibier étant très rare dans cette région, les témoignages des observateurs du XIXe siècle ont toujours rapporté que la lance n'était que rarement utilisée, et seulement lorsque les aborigènes « interceptaient le kangourou à la course, ils le perçaient d'un coup de lance. Si ces animaux n'étaient pas assez nombreux pour les chasser en groupe, la lance ne semble pas avoir été importante dans cette région » (Sullivan, 1978 : 108). La figure présentée avec cette citation présente les chasseurs aborigènes, camouflés par des poignées de végétation, se

déplaçant à travers les courants des rivières, sur le point d'attaquer à la lance un groupe de cygnes nageurs.

Le javelot est mentionné aussi comme arme de choc de base chez les groupes d'hommes des îles Tiwi et des observateurs ont noté que leur stratégie de chasse était basée sur une approche aussi près que possible de l'animal sans être vu par ce dernier. Si l'animal apercevait le chasseur, il s'enfuyait et aucun Tiwi sensé ne jetait sa lance ou son bâton sur des kangourous en mouvement. C'était seulement quand l'animal se tenait immobile et que le chasseur s'était approché suffisamment près pour cibler soigneusement une partie vitale, que la lance était jetée (Hart & Pilling, 1960 : 41).

Bien que les habitants des îles Tiwi possédaient des lances très longues à barbelures élaborées pour les meurtres de vengeance et l'intimidation rituelle (Hart & Pilling, 1960 : 38-40), la lance de chasse était différente :

« Les hommes portent une lance et parfois une hache quand ils chassent, et s'ils chassent le gibier à l'intérieur des terres... un chien et du feu... Dans les temps anciens, une lance simple, sans barbelures « mangrove », à pointe durcie par le feu, servait pour chasser le *wallaby*, le poisson et d'autres animaux de mer plus grands... la technique de base était de s'approcher aussi près que possible de la proie pour que la lance puisse être jetée presque à bout portant. On poursuivait parfois en courant les *wallabies* et les tuait à la hache ou à l'aide d'un bâton (Goodale, 1971 : 158).

La troisième région où l'usage du javelot prédominait est la Tasmanie, où les chasseurs s'armaient exclusivement de lances propulsées ou contrôlées à la main. Comme les Tiwi des îles, les Tasmaniens utilisaient au moins deux types de lance. Le plus souvent, les observateurs européens ont décrit une lance très mince, entre 3 et 5 m environ de long (3,80 m en moyenne), au diamètre maximum d'un petit doigt (Roth, 1899 : 79-80), qui servaient surtout pour la lutte (Coon, 1971 : 75). L'autre type, la lance de chasse effilée, est décrit comme étant long de 1,80 m à 2,40 m, avec une pointe à l'extrémité la plus épaisse (Roth, 1899 : 79-89). Cette lance, illustrée dans une aquarelle de l'Expédition Baudin en 1802 (Plomley, 1983 : p. de garde) était utilisée par les Tasmaniens pour la chasse à courte portée, comme la lance des Tiwi. On a décrit les Tasmaniens comme chassant leur plus grand gibier, le kangourou de 70 livres, en construisant des feux et en rabattant la proie vers des hommes à l'affût, munis de lances, ou en les poursuivant à la course - avec ou sans l'aide de chiens -, achevant l'animal acculé ou épuisé (Roth, 1899 : 111-112). Les descriptions de ces cas australiens, qui existent dans les archives, soulignent les limites du javelot de chasse et démontrent que la majorité des aliments ne provenaient pas d'animaux terrestres. La chasse était limitée aux animaux de petite taille, de moins de 100 livres, et la lance était l'arme de choc adéquate pour la courte portée. Autrement dit, la réalité ethnographique ne soutient pas l'image romantique de l'utilisation de la lance aux temps paléolithiques.

Peut-être encore plus important que cette mise en garde, est le fait que les chasseurs essayaient systématiquement de désavantager leur proie d'une manière ou d'une autre, avant d'envoyer une lance comme arme de choc primaire. En Australie, le feu était la tactique la plus répandue, égale au déploiement d'un groupe de chasseurs coopérants qui essaieraient d'encercler la proie et d'approcher les animaux d'assez près pour utiliser leurs lances. Dans les cas australiens au moins, l'usage de dispositifs auxiliaires de chasse et d'une tactique coopérative importait sans doute davantage au succès de la chasse que la sophistication de leurs armes.

Pour les deux cas restant, où on utilisait régulièrement la lance à l'exclusion d'autres armes, des descriptions sont disponibles seulement pour les Dubu de Sumatra du sud, à l'intérieur des terres, dont il est dit qu'« à part la lance, employée surtout pour poignarder mais parfois jetée, les Kubu ne possèdent pas d'armes projectiles. Cependant, ils utilisent diverses sortes de lances, chacune adaptée à un gibier différent » (Sandbukt, 1988 : 131). Une note qui suit ce commentaire observe que l'arme type est le « kujur », dont la lame longue et large peut infliger une blessure massive, ce qui la rend très efficace contre le grand gibier. Le « piarit » a une lame beaucoup plus petite et a la forme d'une pointe de flèche. Ses barbelures, qui empêchent à l'animal blessé de s'en débarrasser, rend cette arme spécialement utile pour le gibier plus petit, et essentiel pour la chasse de nuit, conduite à l'aide de lampes-torches. Le « tiruq » n'a pas de lame proprement dite, mais une pointe conique robuste qui peut pénétrer la carapace des tortues ou peut servir à explorer les creux sans se tordre (Sandbukt, 1988 : 152).

Les Kubu ressemblaient aux cas australiens en ce qu'ils vivaient dans un milieu pauvre en gibier, et donc les animaux constituaient seulement une portion négligeable du régime alimentaire. La plupart étaient pris à l'aide de pièges ou au collet, ou menés contre une barrière, à l'exception du cochon local, qui lui-même construisait des abris de feuillages pour se protéger contre les averses fréquentes. La lance servait le plus souvent pour tuer les cochons désavantagés qui dormaient ou se cachaient dans leurs abris. Les Kubu utilisaient aussi la lance pour achever les animaux piégés ou acculés contre une barrière, et c'était dans des contextes similaires, où l'animal est désavantagé vis-à-vis du chasseur, que l'usage régulier de la lance avait lieu.

Les documents ethnographiques signalent d'autres situations où l'on jette la lance, un bon exemple étant la description que fait Lorna Marshall (1976) des Kung de la zone Nyae Nyae en Namibie. Les Kung désavantageaient leur proie à l'aide de flèches empoisonnées puis pistaient l'animal blessé afin de l'approcher de près pour l'achever.

Lorsqu'un animal est à terre et ne peut plus courir, s'il n'est pas encore mort, les chasseurs l'abattent avec leurs sagaies. John Marshall a vu un groupe de quatre chasseurs jeter leurs sagaies sur un gnou sans réussir à le tuer. Le problème était alors : comment retrouver les armes ? Le petit /Qui a couru et a franchi l'animal d'un saut, en évitant ses cornes balançantes, et en sautant, a retiré sa sagaie ; il l'a jetée à nouveau et a donné le coup de grâce (Marshall, 1976 : 138).

Il doit être clair, d'après cette revue des cas ethnographiques utilisant la lance que : (1) l'arme à lancer n'est pas fiable comme arme de choc parce que son usage est limité à une courte portée ; (2) le développement de tactiques pour assurer l'application de la lance à la plus courte portée possible est la stratégie primaire pour augmenter sa fiabilité. Notre choix du terme « tactique » comprend aussi les stratégies basées sur la coopération de la main-d'œuvre, comme la battue et le cernement du gibier, ainsi que l'utilisation du feu pour contrôler les mouvements de la proie. Je voudrais souligner aussi que pour les cas ethnographiques où la lance à main (la pique) est la seule arme et les cibles limitées au petit et moyen gibiers, la chasse aux animaux terrestres représente seulement une très petite partie de la base nutritive.

Il y a un groupe de cas de chasseurs, tous d'Afrique, dont on sait qu'ils ont poursuivi les animaux terrestres à l'aide de plusieurs types d'armes, y compris des filets et de petits arcs à flèches. La lance était réservée spécifiquement à la poursuite du grand gibier, mais ce dernier ne représentait pas la source principale de viande, et on n'en obtenait pas très souvent. Les animaux de grande taille fournissaient à ces chasseurs un produit d'échange important et leur permettaient de maintenir des relations réciproques avec les groupes d'agriculteurs voisins. Ces relations ont été décrites en détail pour les Aka, les Baka, les Efe et les pygmées Mbuti de l'Afrique centro-équatoriale. Bailey (1985 : 172) note que pendant sa période d'observation chez les Efe, qui a duré deux ans, il y a eu sept chasses à la lance pour le grand gibier. En moyenne, le nombre des participants dans ces sept chasses était de dix à onze hommes, qui chassaient pendant neuf heures en moyenne lors de chaque chasse. Aucun animal n'a été tué pendant ces chasses à la lance.

Ces échecs ne sont pas nécessairement typiques, et les recherches de Harako (1976) chez les Mbuti nous révèlent un taux de réussite nettement plus élevé. Pendant une période de quatre mois, onze chasses à la lance ont été recensées (dont certaines ont duré plus d'un jour), pendant lesquelles quatre animaux ont été abattus (soit, une mise à mort par mois en moyenne). Cet effort a représenté 107 journées de travail par homme, et a fourni 640 kilogrammes de poids vif de gibier, ou à peu près 5,98 kilos de poids vif par homme et par jour. Afin de mettre en perspective le taux de rendement, ceci représente 0,137 kilos de poids vif par jour et par consommateur (39 personnes pendant 120 jours en moyenne). La proie a consisté en deux phacochères, un buffle nain de la forêt, et un grand artiodactyle, non identifié. Tous ces animaux furent tués à l'aide de lances, jetées d'une distance de huit mètres ou moins et, à l'exception d'un phacochère qui fut atteint au dos, tous furent abattus par des blessures à l'abdomen (Harako, 1976 : 70-75). On a deux éléphants qui furent rencontrés et chassés pendant la période d'observation : l'un s'est échappé sans blessures et l'autre s'est échappé en cassant la lance du chasseur⁽¹¹⁾.

Les chasseurs impliqués dans ces chasses étaient des spécialistes et non pas ces « chasseurs mâles » de tous les jours, typiques de la plupart des groupes de chasseurs-cueilleurs généralistes. On doit aussi

rappeler qu'ils utilisaient des lances spéciales, conçues avec des pointes tranchantes en métal, qui sont très différentes des simples bâtons affûtés que l'on trouve dans les gisements du Paléolithique moyen. Même après un examen des cas ethnographiques où la chasse à la lance au grand gibier a été menée à bien, surtout chez les groupes dont les chasseurs sont des spécialistes, il est quand même vrai qu'en général, la lance à lancer est une arme de choc peu fiable, à très courte portée, qui exige des tactiques supplémentaires pour positionner le chasseur aussi près que possible de la proie. En outre, on doit rappeler que l'apprentissage et l'entraînement intensifs sont nécessaires, même pour une réussite modeste dans cette activité (Harako, 1976 : 86-91), et que pour cela, il faut mettre au point des techniques pour désavantager la proie et pour permettre au chasseur de s'approcher suffisamment pour réussir son tir. Ces facteurs augmentent en importance au fur et à mesure que la dépendance alimentaire sur le grand gibier augmente (Marks, 1976 : 61-70).

Le rapport entre les armes de chasse et quelques caractères du gibier chassé

Un caractère très important de la chasse avec des lances a été identifié dans ma présentation des groupes ethnographiques, qui les utilisaient comme armes de choc, pour se procurer le gibier. Ceci concerne l'usage de la lance pour achever ou tuer le gibier après que l'animal ait été fortement désavantagé, piégé, acculé, ou empêché de réagir à l'agression de manière normale. Cet argument est présenté par S.E. Churchill (1993 : 18), qui a étudié le rapport entre les types d'armes utilisés, leur portée et la taille des proies pour lesquelles elles étaient destinées. Le tableau 3 présente les données de S.E.

Churchill sur la portée utile en mètres, pour quatre classes d'armes.

Type d'arme	Portée en mètres	Déviati on standard	Nombre de cas
Lance à estoc	Contact	n.a	(17)
Lance à main	7,8 - 5,7	2,2 - 0,9	14
Lance à propulseur	39,6	5,5	9
Arc et flèches	25,8	2,4	25

Tableau 3 : Type d'arme et portée utile (d'après les données de Churchill, 1983 : 18)

Les données de S.E. Churchill montrent très nettement que, puisque la portée utile de l'arme lancée à la main est bien inférieure à celle lancée à l'aide d'un propulseur ou d'un arc, l'utilisation de cette technique pour la chasse est extrêmement limitée. Cet auteur a noté aussi la forte association entre l'utilisation de la lance et les techniques destinées à désavantager les proies avant le coup de grâce.

Le désavantage dépend énormément de la topographie du terrain, et demande des pièges naturels ou construits, comme les vallées et canyons encaissés, les enclos, les marécages, les accumulations de neige vierge, les plans d'eau, ou l'utilisation de chiens pour encercler et stopper l'avancée de l'animal... Le rapport entre la lance à main et les techniques qui dépendent du terrain dans les latitudes nordiques, implique que, avant le développement des armes à longue portée, les chasseurs ont pu être limités aux endroits où la technologie était la plus performante pour la chasse au gibier terrestre de grande ou de moyenne taille (Churchill, 1993 : 18-19).

Suivant S.E. Churchill, je présente un résumé (tabl. 4) des données sur l'utilisation de la lance à main dans l'échantillon de 120 cas de chasseurs-cueilleurs déjà mentionné, ainsi que l'état des animaux de proie au moment de la poursuite, et les contextes où la proie était désavantagée avant l'emploi de la lance à main.

Ces données soutiennent largement les conclusions initiales de S.E. Churchill, basées sur un échantillon plus réduit. Ainsi, l'utilisation de la lance à main ou contrôlée contre le gibier non-désavantagé (tabl. 4, première partie, ligne 1, et deuxième partie,

ligne 7) est très rare et ne représente que 5,83 % de tous les cas dans le premier exemple, et 17,64 % dans le second. La différence entre ces deux pourcentages reflète la différence entre les situations de rencontre dans l'environnement (5,83 %) et les situations où des ours en bonne santé ont été surpris dans leurs tanières et tués, soit à l'intérieur, soit au moment de leur sortie. Seulement 11,81 % des cas de cet échantillon se rapportent à des situations où des animaux en bonne santé ont été chassés à l'aide de la lance à main sans être désavantagés, dans une situation autre que celle d'avoir à faire face au chasseur armé. Il est clair que les tactiques qui servent à désavantager les animaux, tout en permettant au chasseur d'approcher le gibier de près, sont essentielles pour l'utilisation performante de la lance contrôlée à la main.

Des penchants dans le choix des lances pour tuer l'ours

Les données du tableau 4 présentent une préférence dans le choix de l'arme adéquate pour tuer l'ours. Dans la deuxième partie du tableau, 27,73 % de l'utilisation de la lance est dirigée contre les animaux désavantagés, piégés dans leurs tanières, et tous les cas de cette catégorie sont des situations où l'ours est tué à l'aide d'une lance. Les documents ethnographiques rapportent que, quelles que soient les raisons offertes par les chasseurs pour abattre les ours, ou la région où ils vivaient, l'arme de choix était une lame substantielle, qui ressemble à celle des

Nunamiut décrite ci-dessus. Dans tous les cas, il fut noté que les chasseurs avaient accès à d'autres sortes d'armes, surtout l'arc, le propulseur, la lance à lancer, ou différentes sortes de pièges, mais ils préféraient la lance à main (une pique) pour la chasse à l'ours. Pourquoi les ours auraient-ils été chassés régulièrement à la lance, alors que d'autres animaux

- surtout le gibier le plus important pour le régime alimentaire - étaient le plus souvent chassés à l'arc ou à l'aide d'une lance projetée à l'aide de la planche à lancer ? Ceci est une question intéressante que l'on pourra peut-être élucider en faisant appel aux documents ethnographiques.

Première partie : Etat de la proie au moment de l'emploi de la lance		
Etat de la proie	Nombre de cas	Pourcentage
(1) Agressif ou non-entravé	7	5,83
(2) Piégé ou blessé	26	21,67
(3) Désavantagé	81	67,50
(4) Les données manquent	6	5,00
Total	120	100,00
Deuxième partie : Les contextes où le gibier est désavantagé par rapport au chasseur		
Contexte	Nombre de cas	Pourcentage
(1) L'eau	14	11,76
(2) La neige	6	5,04
(3) Les tanières	33	27,73
(4) A terre	5	4,20
(5) Piégé ou empoisonné	19	15,97
(6) Epuisement	7	5,88
(7) En bonne santé	21	17,64
(8) Les données manquent	14	11,76
Total	119	99,98

Tableau 4 : Données de fréquence des cas de chasseurs-cueilleurs qui utilisent la lance à main pour chasser les animaux

Une inspection mondiale, recherchant l'existence d'autres espèces considérées comme tuées à l'aide de l'estoc ou d'une pique, révèle qu'en Afrique, les lions sont tués d'office à l'aide de l'estoc ou du javelot lorsque les chasseurs se regroupent pour une chasse coopérative. Les ethnologues ont signalé aussi que les éléphants sont, le plus souvent, poursuivis par des chasseurs armés de leurs lances. Les Massaï d'Afrique de l'Est constituent l'exemple le mieux connu pour leur chasse au lion à la lance (Beckwith & Saitoti, 1980), et les longues lances ont été utilisées par les Mrabri de Thaïlande exclusivement comme défense contre les tigres et les ours (Pookajorn, 1988 : 191).

La banque de données que j'ai constituée fait apparaître une catégorie d'animaux qui sont abattus avec une lance à main sans être placés en position de désavantage. Ce sont des Carnivores, principalement le tigre, le jaguar et l'ours, mais également parfois des humains eux-mêmes. La lance à main est une excellente arme défensive contre d'autres hommes et les espèces animales qui s'attaquent à l'homme, et cette lance est doublement utile lorsque l'animal se dresse sur ses pattes arrière pour combattre à l'aide de « ses bras », comme le font les ours acculés. La lance à main est l'arme de choix contre l'ours parce que l'arc n'est certainement pas une arme de choc performante à courte portée dans ces conditions, face à un animal de si grande taille ⁽¹²⁾. Une fois l'ours blessé, il se met à quatre pattes et il charge, et dans une telle situation, les individus ou les petits groupes de chasseurs sont sévèrement désavantagés. L'animal

ainsi blessé par des flèches deviendrait beaucoup plus dangereux.

Ces témoignages indiquent que l'avantage de la lance à main réside dans les situations défensives et que même quand une lance est utilisée comme arme offensive pour tuer un animal désavantagé, ou dans sa tanière, elle est toujours disponible pour la défense si un animal blessé charge soudainement ou s'il tente de donner un coup de corne ou de sabot. Autrement dit, la lance est utile à courte portée alors que la plupart des autres armes ne le sont pas ; d'autre part, la lance peut infliger une blessure massive. Cette généralisation soulève la question suivante : pour quelles raisons le chasseur choisit-il de traiter tel animal au corps à corps au moyen d'une lance ? Nous avons déjà indiqué que l'une des raisons données par les Nunamiut à ce sujet était la mauvaise vue de l'ours. Les Nunamiut affirmaient que les sens les plus vifs chez l'ours étaient l'odorat et l'ouïe, et que la vue de cet animal se limitait à reconnaître les corps en mouvement plutôt qu'immobiles. Ces attributs permettaient au chasseur de se tenir directement devant un ours sortant de sa tanière sans être observé tant qu'il se tenait immobile, qu'il ne faisait pas de bruit, et qu'il se tenait sous le vent.

Nous avons noté aussi que l'éléphant est un des animaux africains pour lesquels l'arme préférée était la lance, suggérant qu'il y aurait peut-être quelques raisons fondamentales communes aux ours et aux éléphants. Une recherche parmi les publications ethnologiques montre que la vue de l'éléphant n'est pas très bonne non plus (Smithers, 1983 : 538 ; Kingdon,

1979 : 62) et la description faite par P. Putnam (1948), de la chasse à l'éléphant par les Mbuti, est très informative sur ce point : Les Mbuti approchent donc l'éléphant silencieusement, contre le vent, enfoncent leur lance aussi profondément qu'ils le peuvent dans l'animal, créant une entaille dans le ventre juste derrière les côtes, puis ils la retirent immédiatement. En général, c'est au moment où l'éléphant se retourne, qu'il faut être absolument immobile : les pygmées affirment qu'à ce moment-là, « le moindre clignement de l'œil et c'est un pygmée mort ». Ensuite, le chasseur entreprend une série d'entailles, de sauts et d'immobilités, autant de fois que nécessaire. Chaque fois que l'éléphant dirige son regard dans une autre direction, le chasseur le larde, et chaque fois que l'éléphant se retourne, il devient absolument immobile. L'éléphant étant beaucoup plus rapide qu'un homme, le seul espoir pour un pygmée est d'infliger une blessure suffisante à l'animal pour qu'il ne puisse le charger (Putnam, 1948 : 331). Il semblerait qu'un avantage particulier de la lance à main est qu'elle soit bien appropriée à la chasse aux animaux dont la vue est adaptée à la détection des mouvements. Les exemples donnés indiquent que la nature et les limites de la vue de l'animal ciblé aura un impact important sur le choix des tactiques de chasse.

Nous voyons donc que l'importante diversité dans le comportement animalier peut déterminer le succès ou l'échec des tactiques et des armes de chasse utilisées par les chasseurs. D'autres aspects peuvent aussi entrer en ligne de compte, comme le degré d'agressivité des différents ours, ou bien leur indifférence vis-à-vis de l'homme. Par exemple, le grizzly d'Amérique du Nord est perçu comme étant agressif vis-à-vis de l'homme. En revanche, l'ours

brun d'Europe est décrit comme peu agressif et, en règle générale, ne s'attaquant pas à l'homme. L'ours polaire n'a pas l'habitude de se tenir debout sur ses pattes arrière, tandis que l'ours brun le fait régulièrement. L'ours polaire hiberne beaucoup moins longtemps que les autres ours et seulement la femelle le fait régulièrement, dans un laps de temps relativement court si on prend en considération les conditions hivernales extrêmes de son habitat. Ces différences parmi d'autres ont des conséquences importantes dans les tactiques de chasse ; néanmoins, il y a une différence entre les populations d'ours à ne pas négliger, celle de la corpulence.

Corpulence de l'animal et stratégie de chasse

On peut s'attendre à ce qu'il y ait une relation entre la qualité des armes et la taille et le comportement habituel de l'animal dans des situations de chasse. Cependant, pour qu'une arme soit performante, elle doit être adaptée à la chasse de plusieurs espèces. En plus de l'information précisée dans le tableau 3, S.E. Churchill (1993) a noté certains rapports entre le type d'arme et la corpulence de l'animal chassé. En ce qui concerne les ours, il est fort probable qu'une partie de la variabilité, observée dans les stratégies de chasse des chasseurs-cueilleurs, se rapporte aux différences de comportement et de corpulence de ces animaux. Le tableau 5 présente un résumé des données concernant la taille moyenne de l'animal pour les populations d'ours chassées par les chasseurs-cueilleurs.

	Taille (station debout) en mm et en pieds	Kilogrammes et livres		
		Mâles	Femelles	Moyenne
Ursidés	Moyenne			
Ours des cavernes (<i>Ursus spelaeus</i>)	3308 (10,85)	570	290	480 (948)
Ours polaire (<i>Ursus maritimus</i>)	2965 (9,73)	500	275	389 (857)
Ours Kodiak (<i>Ursus arctos middendorfi</i>)	2734 (8,97)	412	275	343 (693)
Grizzly (<i>Ursus arctos horribilis</i>)	2396 (7,86)	262	150	206 (454)
Ours brun européen (<i>Ursus arctos</i>)	1981 (6,50)	204	116	160 (352)
Ours noir (<i>Ursus americanus</i>)	1889 (6,19)	180	80	130 (286)

Tableau 5 : Valeurs approximatives du poids et de la taille (station debout) des Ursidés adultes, mâles et femelles

Afin d'étudier le lien possible entre les techniques de chasse et la corpulence de l'ours, ainsi que les différences dans leurs habitudes, les données du tableau 5 ont permis d'évaluer la taille moyenne des ours exploités d'après les informations ethnographiques. Par exemple, dans les régions où les grizzlis et les ours noirs cohabitent, on calcule le poids moyen des mâles et des femelles de chaque espèce indiquée dans le tableau 5, en se basant sur la

proportion de chaque sous-espèce d'ours incluse dans le décompte total d'ours abattus. Ces évaluations ont permis d'obtenir un cadre, à partir duquel il est possible de comparer les préférences pour les différents types de lances, les contextes de la tactique d'utilisation, la nature des dispositifs auxiliaires, ainsi que les stratégies servant à désavantager l'animal. Les résultats sont présentés dans le tableau 6. Le tableau 6 contient un ensemble de contrastes

frappants. La taille moyenne des ours tués dans leur tanière, sans l'utilisation de dispositif auxiliaire de chasse, est de 182 kg, c'est à dire un poids intermédiaire, entre la valeur moyenne pour l'ours brun européen et le grizzli d'Amérique du Nord. Cependant, lorsque les chiens ont été employés lors d'une chasse à la tanière, le poids de l'animal atteint 225 kg en moyenne, ce qui dépasse un peu celui des grizzlis. Ces chiffres suggèrent que là où il y a présence de grizzlis et d'ours kodiak, les chasseurs ont utilisé des chiens pour la chasse en tanière, ce qui est confirmé par les données (tabl. 6). Le rapport entre la taille du corps des ours ciblés et la tactique choisie par les chasseurs est renforcé encore davantage par le fait que les chiens ont participé dans tous les cas ethnographiques où l'ours était tué régulièrement lors

de rencontres en dehors de la tanière. Chacun de ces exemples se rapporte aux groupes Eskimo du centre et de l'est qui, sans exception, utilisaient des traîneaux pour courser l'ours polaire pour le tuer à la lance à main. La capacité de poursuivre l'ours à l'aide d'un traîneau jusqu'à épuisement de l'animal, puis l'utilisation des chiens pour détourner son attention pendant que les chasseurs choisissent avec prudence le moment le plus propice pour le tuer, constituait la tactique la plus employée parmi celles utilisées contre les ours de grande taille. Par contre, l'utilisation de la lance à main, sans le secours de dispositifs auxiliaires, est clairement orientée vers la chasse d'ours de plus petite taille.

Dispositifs auxiliaires de chasse	Contexte situationnel de l'utilisation de la lance		
	En tanière	Rencontre en plein-air	Total
Aucun (nombre)	23	0	23
Poids	182,43 ± 44 kg	-	
Chiens (nombre)	6	8	14
Poids	225,00 ± 67 kg	373,80 ± 43 kg	
Total	29	8	37

Tableau 6 : Tableau des contingences montrant le contexte situationnel de l'utilisation de la lance contre l'ours et le caractère des dispositifs auxiliaires de chasse (le poids de la proie en moyenne est donné pour chaque cellule)

Le tableau 7 a été mis au point pour explorer ces différents rapports et pour démontrer le lien entre les types et longueurs des lances et l'état de l'ours quand il est touché. Il est clair, d'après cette comparaison, que quand le piège à ours est la stratégie principale (il n'y a aucun exemple d'empoisonnement), nous avons une chasse aux espèces de petite taille. En outre, un seul exemple de l'usage de la lance à main ou à lancer fut observé, mais la cible était alors l'ours noir, plus

petit lui aussi. Il est clair qu'une posture à genoux ou debout, en association avec une longue lance, est la stratégie préférée lorsque l'animal est en bonne santé mais désavantagé dans une situation de rencontre, sans être physiquement affaibli. La préférence pour la posture debout en association avec la lance est orientée vers la chasse d'ours de plus grande taille, mais existe aussi dans un contexte où les chiens servent de dispositifs auxiliaires.

Position du chasseur et type de lance	Etat de la proie au moment de la mise à mort			
	Piégée ou empoisonnée	En bonne santé ou désavantagée	Total	Poids moyen de la proie en kg
Debout – estoc	2	0	2	187,0 ± 26,9
Debout – lancer	2	24	26	241,0 ± 02,1
A genoux – lance	1	12	13	195,4 ± 45,0
Estoc – lancer	0	1	1	130,0
Total	5	37	42	
Poids de la proie	166,0 ± 21,9 kg	247,9 ± 94,8 kg		

Tableau 7 : Tableau de contingence comparant le type de lance et la position du chasseur avec l'état de l'animal au moment de la mise à mort

Les cas documentés, où la chasse à l'ours en tanière est la stratégie préférée, se limitent à l'ours brun (*Ursus arctos*) ou l'ours noir (*Ursus americanus*) ; tous les deux sont des ours relativement petits, comparés à l'ours polaire (*Ursus maritimus*), ou bien à l'ours Kodiak, qui est le plus

grand des ours bruns vivants (*Ursus arctos middendorffi*) et qui habite l'île Kodiak, au large de la côte Pacifique de l'Alaska, juste au sud de la chaîne des îles Aléoutiennes. Les peuples Koniag de l'île Kodiak, et les Unixkugmiut de la péninsule adjacente en Alaska, partageaient l'habitat de ce grand ours. Des

ours de grande taille étaient également fréquents dans la péninsule Kenai, où vivaient les Eskimos parlant Yupik, voisins des Tanaina. Le long de la côte sud de l'Alaska, le nombre d'ours énormes s'amenuise, et nous avons alors le grizzli, de taille plutôt moyenne. Les Eskimo Chugash, les Eyak et les Tlingit du nord, vivaient dans cette zone de transition. Comme l'a noté Holmberg (1965 : 51) à propos du rapport entre hommes et ours Kodiak, « les Koniag ainsi que les Tlingit craignent cet animal, puisqu'ils s'abstiennent de le chasser ». D'autres sources clarifient quelque peu cette observation. Ainsi, dans son étude des Tlingit, A. Krause (1885) cite Holmberg (1965) ⁽¹³⁾ en affirmant que les ours étaient très rarement chassés... du fait qu'ils étaient considérés comme étant des hommes métamorphosés (*verwandelten*) (Hallowell, 1926 : 37).

Ce point de vue sur l'ours brun était apparemment partagé par les Tanaina du Bras de mer Cook (Townsend, 1974 : 18), qui vivaient, eux aussi, sur le territoire de l'ours brun géant. Parmi les rares exemples où les Eyak et les Tlingit du Nord chassaient cet ours gigantesque dans sa tanière, les chasseurs étaient accompagnés de chiens et empêchaient l'ours de se tenir complètement debout, ils pouvaient ainsi le viser entre les omoplates, lorsque l'ours émergeait de sa tanière (DeLaguna, 1990a : 190 ; 1990b : 209). K. Birket-Smith (1953 : 38) rapporte que les Chumash employaient des stratégies semblables.

Les indices ethnographiques indiquent clairement que lorsque la corpulence de l'ours dépasse les 182 à 233 kg, les chasseurs-cueilleurs les évitaient, ou bien les chassaient seulement à l'aide de chiens ou autres dispositifs auxiliaires, comme des traîneaux ou des skis ⁽¹⁴⁾, ce qui leur permettait de rabattre la proie contre les congères, ou de l'épuiser. On ne peut pas comparer ces tactiques avec les stratégies de chasse au Paléolithique moyen, et les maints exemples de chasses à l'ours avec des lances à armatures en métal, beaucoup plus performantes que les lances de bois retrouvés dans les gisements archéologiques du Paléolithique moyen, ne fournissent pas une bonne analogie non plus (Oakley & al., 1977 ; Thieme, 1997).

Si les préhistoriens se laissent guider par les limites tactiques qui paraissent avoir joué un rôle dans les stratégies des chasseurs-cueilleurs récents pour donner des interprétations sur les tactiques de chasse à l'ours au Paléolithique moyen, alors cela mène à plusieurs conclusions inéluctables. Les ours pesant plus de 233 kilos ont sans doute été le plus souvent évités, puisque les dispositifs permettant aux peuples actuels de chasser l'ours de grande taille ne semblent pas avoir figuré comme tactiques alternatives disponibles chez les chasseurs du Paléolithique moyen. Selon les données du tableau 5, on doit conclure que, en général, les chasseurs du Paléolithique moyen ont pu exploiter les mâles et les femelles de l'ours brun (*Ursus arctos*) et noir (*Ursus americanus*) si ces deux espèces cohabitaient dans la même région. Quand on regarde la taille du corps des ours des cavernes présentée dans le tableau 5, on voit tout de suite que cette espèce dépasse les capacités même des chasseurs-cueilleurs récents armés de lances, à moins qu'ils utilisent quelques dispositifs

auxiliaires comme des chiens, des skis, ou des traîneaux.

Ces conclusions entraînent quelques conséquences archéologiques intéressantes à poursuivre. Premièrement, si les chasseurs du Paléolithique moyen étaient contraints par les mêmes facteurs limitants que les chasseurs-cueilleurs récents, on pourrait s'attendre à ce que l'ours brun ait été chassé de temps à autres en tanière, où le chasseur pouvait s'attendre avec certitude à faire subir un désavantage à l'animal. Aussi, on peut penser que le dépeçage de la bête avait lieu à la périphérie de la tanière, puisque l'utilisation de la viande et des peaux avait lieu en d'autres endroits, selon l'analogie faite avec les données ethnographiques récentes. En revanche, si la mobilité et les façons de se déplacer sur le terrain étaient différents au Paléolithique moyen, alors peut-être que la consommation avait lieu sur place. Si c'était le cas, il s'ensuit que lors de l'abattage d'un ours brun en tanière, les hommes campaient sur place jusqu'à ce que la viande soit toute consommée ou bien soit devenue immangeable ⁽¹⁵⁾.

On peut raisonnablement s'attendre à voir des stratégies d'utilisation et de remplacement d'outils en pierre très différentes dans les deux cas, et le matériel archéologique peut donc contenir des ensembles variables selon le contexte. D'un autre côté, il est possible que l'ours n'était pas chassé en tanière et que les ensembles d'outillage, trouvés dans des tanières d'ours des cavernes, n'aient aucun rapport avec l'exploitation de ces mêmes ours. L'occupation humaine des grottes avait sans doute lieu pendant que les ours n'y hibernaient pas, ni l'utilisaient, et les ensembles d'artefacts, provenant de celles-ci, devaient se rapporter aux caractères géomorphologiques des sites eux-mêmes, leurs auto corrélations avec des facteurs saisonniers, et le potentiel de rendement de l'habitat. Si l'ours brun n'était pas chassé par les Hominidés du Paléolithique moyen, alors les modèles de variation dans l'outillage trouvé dans les tanières ne devraient pas être corrélés avec l'espèce d'ours dont on retrouve les restes, mais plutôt, avec les mêmes variables de base qui conditionnent la diversité dans les tanières d'ours des cavernes.

Notes

(1). Ceci est probablement dû au fait qu'en général, les chasseurs-cueilleurs étaient présents en plus grand nombre dans les hautes latitudes, tandis que dans les latitudes inférieures, les agriculteurs et des systèmes plus complexes étaient plus nombreux. La destruction du type d'habitat qui attire les populations d'ours arrive souvent en conséquence des systèmes à grande échelle.

(2). Les masques stylisés de beaucoup de peuples du Nord illustrent cette capacité de substitution. Le masque peut représenter un orque et lorsqu'il s'ouvre, un visage humain apparaît.

(3). Les Eskimos adorent raconter des histoires de jeunes hommes qui se sont « déféqués dessus » lors de leur première rencontre avec un grand ours.

(4). Plusieurs peuples du Nord croient que quand une mère se trouve à nouveau enceinte presque immédiatement après avoir perdu un nouveau né, cela signifiait que l'enfant mort « voulait revenir ». C'est assez fréquent que les parents donnent à un cadet le prénom d'un enfant déjà mort.

(5). La plupart de mes observations sont basées sur l'étude faite par Irving Hallowell (1926), et sur des travaux supplémentaires plus récents, ainsi que sur mes propres expériences dans des contextes ethnographiques.

(6). L'abattage d'ours, à l'occasion de rencontres accidentelles, est devenu beaucoup plus fréquent après que les peaux d'ours soient devenues une marchandise de valeur pour les commerçants locaux. Avant l'avènement de ce système d'échange, l'abattage d'ours était le plus souvent fait lors de rencontres accidentelles par de jeunes hommes cherchant à se faire reconnaître comme bons chasseurs. De façon plus traditionnelle, l'abattage était toujours fait à l'aide d'un épieu ou d'une longue lance.

(7). Cette recherche à long terme est récapitulée dans un ouvrage paru en 2001 « Constructing Frames of Reference: An Analytical Method for Archaeological Theory Building Using Ethnographic and Environmental Data Sets » (The University of California Press).

(8). La plupart des tanières se trouvent en montagne, où la neige s'accumule rapidement dans les vallées encaissées. L'ours creuse sa tanière dans la neige, ou dans un mélange de neige et de terre, et la profondeur varie surtout en fonction de l'épaisseur de la couverture de neige. S'il n'est pas tombé beaucoup de neige, la tanière est creusée à au moins deux mètres de profondeur sur une pente. La zone de litière peut être plus ou moins plate et ovale, mesurant à peu près 2 m sur 1,50 m. Si l'ours creuse exclusivement dans la neige, la tanière est généralement plus large et plus profonde qu'un repaire creusé dans le sol.

(9). Dans les régions circumpolaires, il arrive souvent que les chasseurs disent des paroles bienveillantes à l'ours, une fois tué. On peut le considérer comme grand-père ou grand-mère, selon le sexe de l'animal. Dans ce contexte, le chasseur dira à l'ours que quelqu'un d'autre est responsable du meurtre. Les Nunamiut disent à l'animal que c'est l'ours, dont le radius a servi d'armature à leur lance, qui est responsable de sa mort, ou, s'il a été tué avec des flèches, que c'est le renne, dont les bois ont été utilisés pour l'armature, qui en est responsable.

(10). La question de l'efficacité du javelot comme arme de choc est au delà de la portée de cet article, mais dans quatre endroits d'Australie (ou proches de l'Australie) où la lance à main est utilisée, le chasseur se positionnait entre trois à huit mètres de l'animal. Dans le cas d'un animal de taille moyenne, l'homme, en général, chargeait l'animal à la lance, jusqu'à ce qu'il puisse s'approcher suffisamment pour envoyer son arme. Dans d'autres situations, le chasseur pouvait se camoufler et s'approcher à une longueur de lance (Sullivan, 1978 : 108). Dans tous ces habitats, le seul gibier disponible était de petite ou moyenne taille, et la plupart de l'alimentation provenait de la cueillette. Dans le cas des Tiwi, les hommes contribuaient très peu à la quête de la nourriture. Les hommes de Tasmanie y contribuaient

davantage, avec la chasse du kangourou tasmanien et son cousin lointain, le petit wallaby. Les Tasmaniens sont décrits chassant le kangourou de 70 livres, en construisant des feux pour le rabattre vers des hommes en attente avec leurs lances, ou bien en l'attrapant à la course - avec ou sans l'aide de chiens - et le tuant quand il est acculé ou fatigué (Roth, 1899). Puisque, dans ces exemples, le javelot était utilisé seulement à très courte portée, nous pouvons conclure que ce n'était pas une arme de choc performante.

(11). Pour les lecteurs qui s'intéressent à la chasse à la lance pour le grand gibier, je recommande vivement deux références : « The Pygmies of the Ituri Forest » par Patrick Putnam (1948) dans « A General Reader in Anthropology », édité par C.S. Coon, p. 322-342, Holt Rinehart & Winston Editeurs, New York ; et « The Mbuti as Hunters » par R. Harako (1976), publié par Kyoto University African Studies, Volume X, édité par Y. Tani, p. 37-99. Une autre source excellente ne s'occupe pas spécifiquement de chasseurs-cueilleurs, il s'agit de « Large Mammals and a Brace People; Subsistence Hunters in Zambia » de Stuart A. Marks (1976), publié par University of Washington Press, Seattle et Londres.

(12). Riddell (1978 : 375) donne une description excellente des Maidu des montagnes de Californie et de leur usage de l'arc et des flèches pour la chasse de l'ours à la tanière.

(13). La citation précédente est une traduction de ce document ethnographique très ancien et de grande valeur.

(14). Il semble que les Saami de Scandinavie se déplaçaient sur des skis lorsqu'ils chassaient les ours, en-dehors de ceux qu'on réveillait dans leur tanière.

(15). Ceci est mon interprétation des données spectaculaires disponibles sur le site de Boxgrove, sur la côte sud de l'Angleterre. On m'a montré les plans de répartition spatiale des os et des artefacts d'une zone comportant les restes d'un grand animal, récemment fouillé par Mark Roberts. Je pense que cette localisation du matériel représente précisément cette même façon de traiter une carcasse d'un animal mort naturellement.

Références

- BAILEY R.C. (1985).- *The Socioecology of Efe Pygmy Men in the Ituri Forest, Zaïre*. Cambridge, Ph.D. dissertation, Harvard University, University Microfilms, Ann Arbor.
- BECKWITH C. & T.O. SAITOTI (1980).- *Masai*. New York, Harry N. Abrams, Inc..
- BERTIN L. (Ed.) (1967).- *Larousse Encyclopedia of Animal Life*. London-New York, Hamlyn Publishing Group.
- BIRKET-SMITH K. (1953).- *The Chugash Eskimo*. København, Etnografisk Roekke, VI, Nationalmuseets Skifter.
- BROWN G. (1993).- *The Great Bear Almanac*. New York, Lyons & Burford Publishers.

- CHURCHILL S.E. (1993).- Weapon Technology, Prey Size Selection, and Hunting Methods in Modern Hunter-Gatherers: Implications for Hunting in the Paleolithic and Mesolithic. In G.L. Peterkin, H.M. Bricker & P. Mellars (eds), *Hunting and Animal Exploitation in the Later Palaeolithic and Mesolithic of Eurasia*, N° 4 : 11-24.
- COON C.S. (1971).- *The Hunting Peoples*. Boston, Toronto, Little, Brown and Co..
- DE LAGUNA F. (1990a).- Tlingit. In W. Suttles (ed), *Northwest Coast, Handbook of North American Indians*, vol. 7, Washington D.C., W.C. Sturtevant, general editor, Smithsonian Institution : 203-28.
- DE LAGUNA F. (1990b).- Eyak. In W. Suttles (ed), *Northwest Coast, Handbook of North American Indians*, vol. 7, Washington D.C., W.C. Sturtevant, general editor, Smithsonian Institution : 189-96.
- EWERS J.C.. (1955).- The Bear Cult Among the Assiniboin and Their Neighbors of the Northern Plains. Albuquerque, *Southwestern Journal of Anthropology*, 11 (1) : 1-14.
- GOODALE J.C. (1971).- *Tiwi Wives: A Study of the Women of Melville Island, North Australia*. Seattle and London, University of Washington Press.
- HALLOWELL A.I. (1926).- Bear Ceremonialism in the Northern Hemisphere. Washington, *American Anthropologist*, 28 (1) : 1-175.
- HARAKOR. (1976).- The Mbuti As Hunters: A Study of Ecological Anthropology of the Mbuti Pygmies. In Y. Tani (ed), *African Studies*, vol. X, Kyoto, University of Kyoto : 37-99.
- HART C.W.M. & A.R. PILLING (1960).- *The Tiwi of North Australia*. New York, Holt, Rinehart and Winston.
- HOLMBERG H.J. (1965).- *Holmberg's Ethnographic Sketches*. Edited by M.W. Falk, translated by F. Jaensch, Fairbanks, The University of Alaska Press.
- INGSTED H. (1951).- *Nunamiut - Among Alaska's Inland Eskimos*. London, Allen and Unwin.
- IVANOV S.V., M.G. LEVIN & A.V. SMOLYAK (1964).- The Nivkhi. In M.G. Levin & L.P. Patapov (eds), *The Peoples of Siberia*, Chicago, The University of Chicago Press : 767-87.
- IVANOV S.V., A.V. SMOLYAK & M.G. LEVIN (1964a).- The Orochi. In M.G. Levin & L.P. Patapov (eds), *The Peoples of Siberia*, Chicago, The University of Chicago Press : 750-60.
- IVANOV S.V., A.V. SMOLYAK & M.G. LEVIN (1964b).- The Orochs. In M.G. Levin & L.P. Patapov (eds), *The Peoples of Siberia*, Chicago, The University of Chicago Press : 761-66.
- IVANOV S.V., A.V. SMOLYAK & M.G. LEVIN (1964c).- The Ul'Chi. In M.G. Levin & L.P. Patapov (eds), *The Peoples of Siberia*, Chicago, The University of Chicago Press : 721-36.
- JACOB-FRIESSEN K.H. (1949).- Grosswildjager des Eiszeitalters in Niedersachsen. *Kosmos*, II : 408-12.
- KINDAICHI K. (1949).- The Concepts Behind the Ainu Bear Festival (Kumamatsuri). Albuquerque, *Southwestern Journal of Anthropology*, 5(4) : 345-50.
- KINGDON J. (1979).- *East African Mammals: An Atlas of Evolution in Africa*. vol. III, part B, (Large Mammals), London and New York, Academic Press.
- KRAUSE A. (1885).- *Die Tlinkit Indianer*. Jena.
- KURTEN B. (1976).- *The Cave Bear Story: Life and Death of a Vanished Animal*. New York, Columbia University Press.
- LAJOUX J.D. (1996).- *L'homme et l'ours*. Grenoble, Glénat.
- LARSEN H. (1969).- Some Examples of Bear Cult Among the Eskimo and Other Northern Peoples. *Folk*, 11-27 : 27-42.
- LEVIN M.G. & L.P. PATAPOV (Eds) (1964a).- *The Peoples of Siberia*. Chicago, University of Chicago Press.
- LEVIN M.G. & L.P. PATAPOV (1964b).- The Nanays. In M.G. Levin & L.P. Patapov (eds), *The Peoples of Siberia*, Chicago, The University of Chicago Press : 691.
- MARKS S.A. (1976).- *Large Mammals and a Brave People: Subsistence Hunters in Zambia*. Seattle and London, University of Washington Press.
- MARSHALL L. (1976).- *The !Kung of Nyae Nyae*. Cambridge Massachusetts, Harvard University Press.
- MOVIUS H.L. (1950).- A Wooden Spear of Third Interglacial Age From Lower Saxony. Albuquerque, *Southwestern Journal of Anthropology*, 6(2) : 139-42.
- OAKLEY K.P., P. ANDREWS, L.H. KEELEY & J.D. CLARK (1977).- A Reappraisal of the Clacton Spearpoint. London, *Proceedings of the Prehistoric Society*, 43 : 13-30.
- PAPROTH H.-J. (1970).- Über Einige Barenkultobjekte des Museums für Völkerkunde zu Leipzig. Leipzig, *Jahrbuch des Museums für Völkerkunde zu Leipzig*, XXVII : 320-51.
- PLOMLEY N.J.B. (1983).- *The Baudin Expedition and the Tasmanian Aborigines, 1809*. Hobart, Blubber Head Press.
- POOKAJORN S. (1988).- *Archaeological Research of the Hoabinhian Culture or Technocomplex and Its Comparison with Ethnoarchaeology of the Phi Tong Luang, A Hunter-gatherer Group of Thailand*. Tübingen, Archaeologica Venatoria, Institut für Urgeschichte der Universität Tübingen.
- PUTNAM P. (1948).- The Pygmies of the Ituri Forest. In C.S. Coon (ed), *A Reader in General Anthropology*, New York, Holt, Rinehart and Winston : 322-42.
- RIDDELL F.A. (1978).- Maidu and Konkow. In R.F. Heizer (ed), *California, Handbook of North American Indians*, vol. 8, Washington D.C., W.C. Sturtevant, general editor, Smithsonian Institution : 370-86.
- ROTH H.L. (1899).- *The Aborigines of Tasmania*. Hobart, Fullers Bookshop Pty. Ltd.
- SANDBUKT O. (1988).- Resource Constraints and Relations of Appropriation Among Tropical Forest Foragers: the Case of the Sumatran Kubu. Greenwich Connecticut, *Research in Economic Anthropology*, 10 : 117-56.
- SHTERNBERG L. (1964).- *The Gilyak, Orochi, Goldi, Negidal, Ainu*. Articles and Materials. Translated by L. Bronwisch and N. Ward, Human Relations Area Files.
- SMITHERS R.H.N. (1983).- *The Mammals of the Southern African Subregion*. Pretoria, University of Pretoria.
- STIRLING I. (Ed.) (1993).- *Bears: Majestic Creatures of the World*. Emmaus Pennsylvania, Rodale Press.
- SULLIVAN S. (1978).- Aboriginal Diet and Food Gathering Methods in the Richemond and Tweed River Valleys, as Seen in Early Settler Records. In I. McBryde (ed), *Records of Times Past: Ethnohistorical Essays on the Culture and Ecology of the New England Tribes*, Australian Institute of Aboriginal Studies.

THIEME H. (1997).- Lower Palaeolithic Hunting Spears from Germany. London, *Nature*, 385 (February) : 807-10.

TOWNSEND J.B. (1974).- Journals of Nineteenth Century Russian Priests to the Tanaina: Cook Inlet, Alaska. Madison, *Arctic Anthropology*, XI-1 : 1-30.

TURI J. (1963).- The Story of the Reindeer Lapps. In C.S. Coon (ed), *A Reader in General Anthropology*, New York, Holt, Rinehart and Winston : 142-70.

L.R. Binford

Anthropology Dpt, Southern Methodist University, Dallas Texas, USA

Traduit de l'américain par Anna Backer
Western Colorado University, USA